

## Une morne saison... sous le signe du couple

Francine Noël

Numéro 12, été 1979

Pour les années 80

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/29110ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Noël, F. (1979). Une morne saison... sous le signe du couple. *Jeu*, (12), 103–107.

# jeune théâtre, «garages» et cafés-théâtres

## une morne saison... sous le signe du couple

Le bloc de critiques qui suivent essaie de rendre compte de l'activité du théâtre donné à voir dans les différents *garages* de la région montréalaise et aussi de ce qu'on appelle le *jeune théâtre*. Si l'un et l'autre ne coïncident pas nécessairement, le jeune théâtre se fait parfois dans des garages... ou à côté.

### distribution des prix

Au cours de la saison passée, il est évident que nous n'avons pas tout vu. Je me dois de dire, puisque c'est moi ici qui choisis et qui donne des prix, que je n'ai vu ni *Ô travail*, ni *Au bord de la mer*, ni *l'Androgyne*, ni *Rien que la mémoire*, ni *Mutera-t-on, mutera-t-on pas?* À part ça, j'ai à peu près tout vu dans le genre. Cette mise au point étant faite, nous n'avons retenu ici que les spectacles qui nous semblaient, à certains collaborateurs et à moi, les plus intéressants. Certains ont déjà fait l'objet de dossiers et d'autres, comme *Môman* et *Bernadette et Juliette, ou la vie c'est comme la vaisselle, c'est toujours à recommencer*, seront repris dans des textes à venir.<sup>1</sup>

Certains spectacles me semblent donc avoir marqué la saison: *les Célébrations*, *le Voyage immobile*, *Macbeth*, *Môman*, le dernier spectacle de *Trois et 7 le numéro magique* et je ne peux m'empêcher d'ajouter *l'Inceste* et *On est partis pour rester*, bien qu'il s'agisse plutôt dans un cas de théâtre de recherche et dans l'autre de théâtre dit  *militant*.

Ces derniers spectacles avaient tous quelque chose de primaire, de viscéral, mais aussi de très travaillé et j'ai aimé chacun d'eux pour ce qu'il m'apparaissait être: *le Voyage immobile*, parce qu'il montrait enfin les choses au lieu de les raconter comme on le fait trop souvent; *Môman*, parce qu'en cette pénible année de l'enfant, on y entendait enfin un discours sur les enfants remarquablement juste, puisé à même la quotidienneté, tendre aussi, mais sans complaisance ni mièvrerie; et *Macbeth*, qui décortique les mécanismes du pouvoir. Le pouvoir et les rapports qui le lient à chaque individu est, à mon sens, une des questions importantes. Elle intéresse tout le monde, y compris ceux qui feignent le dédain. J'ai aussi aimé *Macbeth* malgré et à cause de sa «grosse» mise en scène et de ses comédiens au long souffle.

1. Nous avons donc éliminé certains spectacles, soit parce que c'était déjà beaucoup de les avoir subis (eh oui!), soit parce qu'il faudrait leur consacrer plus d'espace pour les dé-monter. C'est ainsi que nous avons choisi de ne pas parler de *La Tête de monsieur Ferron*, du *Flagman électrique*, du *Mime Omnibus* où la technique tournait à vide, du *Tardieu inutile*, masturbatoire et parfait, bien sûr (quels comédiens!), d'*Au bonheur d'Henri*, de *Broue*, qui porte si bien son nom...



Bien sûr, ces spectacles avaient un envers. L'envers du *Voyage*, c'était le flou du message, l'envers de *Macbeth*, c'était des coussins sur de la «garnotte» et le «tit-gars». Mais peu importe! *Môman* n'avait pas d'envers, ou du moins je n'ai pas le goût d'en parler; le plaisir, au théâtre, est tellement rare...

### **les autres: la peur du politique et l'amour comme refuge**

À part quelques exercices de style très bien faits d'ailleurs (*Théâtre de Chambre*, le *Mime Omnibus*, *Commedia dell'arte*) et exception faite du *M.S.A.* et, bien sûr, des spectacles des troupes militantes dont c'est la raison d'être, le théâtre, au cours de la dernière saison, abordait peu ou pas du tout les questions politiques et sociales. Quant à la question nationale, personne n'ose plus en parler! Sur scène, cette année, on parlait donc d'amour. Ou plutôt du couple.

Cet engouement pour le couple coïncide avec l'émergence de figures féminines, soit par le biais du *one woman show* (*Bachelor*, *Môman*), soit à l'intérieur de pièces ordinaires (l'épaisseur nouvelle de lady Macbeth). Cet engouement coïncide aussi avec une floraison de spectacles de femmes (du Théâtre expérimental jusqu'aux *Fées*, en passant par *De force je déchire ma camisole*). Mais le théâtre de femmes, dont la thématique est beaucoup plus large que celle du couple et qui, généralement, pose les problèmes (des femmes) de façon vraiment politique, se veut une catégorie à part. C'est d'ailleurs de cette façon que nous souhaitons l'aborder dans un prochain numéro.

Toutefois, si ces phénomènes (choix du couple et de l'amour comme thèmes majeurs, présence féminine accrue sur scène, émergence d'un théâtre uniquement féminin) se produisent en même temps, il ne faut pas les confondre: le premier est souvent la récupération, bien intentionnée certes, de certaines questions inhérentes au discours féminin et, très souvent, il est à la fois le fruit d'une nécessité, du hasard, ou d'une mode. Or, la mode n'est jamais innocente et *Bernadette et Juliette*, *Si les ils avaient des elles...*, le *Hé qu'mon chum est platte*, *Mâmours et conjugat*, *la Vie à deux*, le *Flagman électrique*, même *Gertrude Laframboise, agitatrice*, à sa façon, voulaient parler du couple.

Mais pourquoi pas l'écologie ou le colonialisme? Sous la pression de quelle nécessité mal identifiée a-t-on retenu ce thème? Par besoin? Peut-être. Mais la réponse à ce besoin me semble avoir été trop courte. En effet, la question du couple, non négligeable, a été mal posée dans ces spectacles, et d'une façon superficielle. Je ne veux pas dire par là que le théâtre doit être profond au sens de «platte». Mais, malheureusement, la réflexion des auteurs sur le sujet était presque toujours en deçà de la réflexion et du vécu des spectateurs. Et je crois que cela, c'est grave.

Les productions *cute* de cette année n'ont en effet tenté, par aucun biais, d'expliquer ce que c'est que le couple, par quel retournement il est maintenant permis d'en parler (contrairement à la situation qui prévalait dans certains milieux au cours des années 65-75), pour quelles raisons on nous repropose le couple, pourquoi d'autres structures de vie commune n'ont pas réussi à s'implanter, quelles seraient les autres solutions? De plus, les descriptions faites par ces spectacles de l'amour et des relations humaines en général étaient bien étroites; le phénomène amoureux, par exemple, pas plus que la quotidienneté d'une relation n'était pris en charge. Seule nous a été présentée une image d'Epinal du couple, rajeunie, adaptée (redistribution du travail ménager), acceptable finalement et à nouveau *glamour*.

*Bachelor* de Louise Roy, Louis Saïa et Michel Rivard avec Pauline Martin. Production du Rideau de Tweed.



Maman de Louise Dussault.

Et ces spectacles, joués par des comédiens souvent très habiles, étaient donc généralement *rassurants*; il ne dépassent pas d'ailleurs le niveau de revues comme *Elle* ou *Marie-Claire* dont la fonction, c'est bien connu, est de *normaliser* les lectrices en leur rendant acceptable la réalité. De toutes ces pièces, seule *Bernadette et Juliette*, il me semble, parvenait à plus de lucidité, mais elle restait au niveau du constat.

Généralement donc, les vraies questions (les colles) comme la jalousie, la possessivité, la fidélité, l'homosexualité, l'érotisme, la reproduction, l'«élevage» des enfants, l'angoisse de la solitude ont été à peine effleurées... Pourquoi donc avoir choisi le couple? C'est, je crois, qu'on a eu peur de parler d'autre chose: parler d'amour c'est, encore, pas très grave, ça reste une affaire *intime*, donc politiquement innocente. La plupart des auteurs de ces spectacles, en effet, semblent encore considérer l'amour comme relevant exclusivement de la *vie privée*. Aucune critique des formes sociales qui créent et structurent notre vie émotive et nous permettent un certain mode de fonctionnement et celui-là seulement. Sur scène, cette année, l'amour n'était pas une question politique. Je pense

même qu'on s'y est réfugié parce que, justement, on croit encore que ça n'est pas politique.

### **Jeune théâtre**

Est-ce là du jeune théâtre? Du théâtre mûrissant plutôt, qui commence à s'installer dans des «garages» pour y passer l'hiver au chaud et ronronner... Quand, par hasard bien sûr, certains spectacles faits par des troupes qui disent avoir choisi l'errance sont tout de même présentés dans des lieux d'importance, comme *Le Conventum*, *Fred-Barry* ou le *Théâtre d'Aujourd'hui*, les acteurs nous disent, presque invariablement, que le spectacle est moins bon ce soir-là, parce qu'il n'est pas joué dans son milieu naturel (sic). Comme si le monde fréquentant ces salles (beaucoup de gens de théâtre), ça n'était pas du vrai monde!

### **quoi dire au monde?**

Le plus inquiétant, c'est que la même argumentation (la *nature* du public visé) justifie souvent les troupes de ne pas aller plus loin dans leur réflexion: face au thème de l'amour, par exemple, le *vrai public*-dont vous ne faites pas partie parce que vous êtes trop cultivés ou trop jeunes ou trop vieux-n'est pas rendu plus loin que ça. C'est possible...

L'argument est donc troublant et il est vrai qu'il ne faut pas faire peur inutilement aux gens que l'on veut essayer de changer; il faut d'abord les écouter, les comprendre, partir d'eux. Mais est-ce une raison pour leur parler «bébé»? On conviendra que le parler «bébé» n'est pas le meilleur outil pour explorer des réalités nouvelles et les formaliser. Quand on parle «bébé», c'est aussi parce qu'on aime ça. C'est peut-être aussi qu'on ne pense pas plus loin. Si, en effet, cette année, les troupes avaient eu un propos plus critique sur le couple et ses avatars, elles auraient produit des spectacles plus stimulants.

### **francine Noël**